

# L'Inde des villageoises

Autor(en): **Dussault, Andrée-Marie**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[93] (2005)**

Heft 1495

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-282895>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# L'Inde des villageoises

Près des trois-quarts de la population mondiale vit dans un village. En Inde seulement, plus de 300 millions d'Indiennes sont des villageoises. Plus de quarante fois la population suisse! Dans quelles conditions passent-elles leur existence? Souvent mal nourries, mal soignées, mal éduquées; forcément sous l'emprise des traditions et des lois, écrites ou non, qui régissent l'alpha et l'omega de la vie des femmes, leur quotidien est un cycle interminable qui se résume à nettoyer, cuisiner et servir les membres de la famille élargie, tout en assurant la reproduction d'une progéniture masculine. Pas toujours facile pour une femme de grandir dans un village indien.

ANDRÉE-MARIE DUSSAULT

Soixante-quinze pour cent des plus de 450 millions de femmes et de filles indiennes vivent dans un village, comme la majorité invisible et inaudible des femmes de la planète. Quand on entend la fameuse statistique onusienne selon laquelle les citoyennes du monde produisent les deux tiers du travail rémunéré (alors imaginez si l'on calculait le travail tout court...), possèdent 10% des richesses et 1% des propriétés. Ce portrait amélioré – puisque le profil des urbaines augmente les moyennes – est essentiellement celui des femmes des milieux ruraux.

Ces dernières années, comme pour noircir davantage le tableau et ajoutés aux conséquences parfois tragiques des ajustements structurels imposés aux «pays en développement» par la Banque mondiale et le Fonds monétaire international dans les années quatre-vingts, les problèmes liés à la détérioration de l'environnement – notamment la déforestation ainsi que la raréfaction et la pollution des plans d'eau – rendent le travail traditionnellement dévolu aux femmes (subvenir aux besoins des leurs en bois combustible et en eau potable) plus long et plus difficile encore.

## Première faute: naître fille

En effet, parmi tou-te-s les personnes les plus défavorisées du monde, les plus discriminées sont les villageoises. En ville, en Inde, la naissance d'une fille n'est pas célébrée comme celle d'un garçon, ce phénomène s'accroît encore dans les régions où les mentalités et les mœurs évoluent plus lentement, et où les conditions socio-économiques sont souvent difficiles, elle est encore moins bienvenue. Un proverbe hindou prononcé à la future épouse lors de la cérémonie matrimoniale lui souhaite avec bienveillance d'«être la mère de cent fils». C'est tout dire: une fille est considérée comme une charge économique qui exige de sa famille d'origine d'amasser une somme d'argent et des biens matériels en guise de dot, et qui après le mariage, deviendra la propriété de sa belle-famille. Presque une plaie quoi!

Ainsi, l'on investira moins dans une fille et ceci, particulièrement en région rurale. Celles-ci iront moins longtemps à l'école, moins souvent chez le médecin, elles seront moins et moins bien nourries. Cela quand le fœtus féminin n'est pas carrément supprimé dans le ventre de la mère, mais c'est une pratique plus urbaine étant donné les coûts d'un test pour connaître le sexe de l'enfant – en principe illégal – et de l'avortement. Dans les villages, ce qui est plus vraisemblable est que la «nouvelle-née» soit victime d'infanticide. En clair, la vie des villageoises indiennes en général n'a rien d'une sinécure. Pour une écrasante majorité, elles traversent la vie tête baissée, à servir les hommes de la famille, puis de la belle-famille, passant successivement de la tutelle paternelle à celle de leur mari, pour ensuite devenir la servante de leurs fils, si les dieux les ont bénies d'une progéniture masculine.

Si dans les métropoles, le divorce commence à peine à émerger comme une option, et encore, une option qui stigmatise et rencontre une forte réprobation sociale, à la campagne, la question est loin de se poser. Le mariage est une union à la vie à la mort, pour le meilleur et pour le pire. On apprend d'ailleurs très tôt aux jeunes Indiennes qu'il faut considérer son mari comme un dieu, ni plus ni moins. Autant dire que les célibataires par choix ou les lesbiennes sont des spécimens rarissimes en campagne.

## Un code de conduite réglé comme une horloge suisse

Quand au temps et à l'espace, une femme en région rurale sera toujours la première levée et la dernière couchée. Tel celui d'une cheffe d'Etat, son emploi du temps est rempli à craquer et la notion de «pause syndicale» lui est totalement étrangère. Une femme peut vivre le plus clair de sa vie entre les parois de son habitat sans jamais mettre le nez à plus de quelques mètres de chez elle. Hormis les longues marches pour aller chercher le bois et l'eau nécessaires aux besoins de la famille élargie avec les autres femmes du clan, elle sortira rarement sans chaperon de chez elle et sans une justification convenable. Donc l'idée d'aller boire un pot au bistrot avec les copines n'est pas à l'ordre du jour. Ainsi, la vie et le code de conduite d'une villageoise sont réglés au centimètre près et le concept de «liberté individuelle» est une chimère appartenant à un autre monde, à des années lumières du village. D'«autodétermination», on ne parlera même pas.



Une fois tous les quatre ou cinq jours, avec les autres femmes de la famille et du voisinage, Sati va chercher le bois dans la forêt, à deux, trois, voire quatre heures de marche.

Cependant, malgré des régressions dans certaines régions, notamment liées à des réformes agraires ou des politiques de développement inadaptées ou mal mises en pratique, ou encore, des problèmes environnementaux, d'autres signes témoignent de changements positifs survenus ces dernières décennies. Comme les associations féminines, dont la plus notoire est probablement la Self-Employed Women's Association (SEWA) regroupant des dizaines de milliers de travailleuses du secteur informel. Celle-ci a réussi à organiser des femmes pauvres et analphabètes, comme les vendeuses de légumes ou les cueilleuses de papiers, en puissants syndicats exerçant des pressions sur les institutions et les mentalités. Ces femmes syndicalisées sont devenues des agents du changement, elles ont non seulement une nouvelle confiance en elles, mais aussi accès à des services bancaires.

De nombreux projets de microcrédits ont également fait leur preuve, servant les intérêts des villageoises certes, traditionnellement privées de prêts, qui se sont révélées être d'habiles entrepreneures et des gestionnaires très capables, mais aussi des prêteurs. D'ailleurs, les institutions bancaires traditionnelles s'intéressent désormais aux emprunteuses des villages à cause de leur grand nombre bien sûr, mais surtout parce que celles-ci remboursent presque à 100% l'argent prêté, contrairement aux emprunteurs hommes. Les nombreux projets visant les villageoises, en plus d'émanciper les femmes et de leur donner plus de pouvoir au sein de la famille et de la communauté, ont été reconnus par les agences internationales comme faisant partie de stratégies de développement efficaces débouchant sur des résultats probants : contrairement aux «chefs de famille» qui utilisent l'argent pour boire, acheter du tabac ou se divertir, les femmes investissent le plus souvent tous leurs sous pour répondre aux besoins de la famille.

### Cerner l'Inde

En Inde, pays de plus d'un milliard d'habitants, la population rurale compte pour 70% de la population globale pays. Pour paraphraser Gandhi : prétendre vouloir connaître le sous-continent, c'est aller à la découverte de l'Inde des villages. C'est précisément parce que les femmes rurales représentent la majorité des femmes de la planète, qu'elles sont parmi les plus grandes laissées-pour-compte des politiques sociales et économiques, et qu'une tribune leur est rarement offerte que nous consacrons ces pages – à la veille de la Journée internationale des femmes rurales, le 15 octobre – à quelques aspects de la vie de l'une d'entre elles.

L'Inde est un très grand pays qui représente un océan de diversité, comptant 80% d'hindous, mais aussi des musulmans, des sikhs, des chrétiens, des juifs et d'autres minorités religieuses. Le pays porte les traces des envahisseurs et des migrants anglais, portugais, hollandais, musulmans, français, mohgols, iraniens et aryens; on y parle une quinzaine de langues officielles et des centaines de dialectes. Le climat, la géographie, la cuisine, les habits, les cultes varient du nord au sud. Bref, aucune région, aucun village ne peut être «typiquement indien» ou représentatif de l'Inde, tellement celle-ci est diversifiée, plurielle et gorgée de contradictions.

Pour les besoins de ce dossier, nous avons choisi, parmi les quelque 550 000 villages indiens, de nous immerger dans la localité de Dheramcot, chez Sati Devi, tout au nord du pays, dans les basses Himalaya. A titre indicatif, on pouvait lire dans un document de la très sérieuse agence internationale Food and Agriculture Organization (FAO) que dans l'Himalaya, sur une ferme d'un hectare, une paire de bœufs travaille 1064 heures par année, un homme en travaille 1212 et une femme en travaille... 3485.